

Bernard Brigouleix, Michèle Gayral

**Splendeur et (petites) misères
des diplomates**

Extrait

(sommaire et premier chapitre)

Editions Glyphe

Sommaire

Avant-propos

Chap 1 / L'ambassadeur, ce (préssumé) mondain

Chap 2 / Le déclin des particules

Chap 3 / Roulez carrosse !

Chap 4 / 14 juillet : la fête et ses servitudes

Chap 5 / Un langage entre désuétude et langue de bois

Chap 6 / Le français, chef d'oeuvre diplomatique en péril

Chap 7 / Savoir écrire

Chap 8/ Espion, es-tu là ?

Chap 9 / Des vertus du Protocole

Chap 10 / "Plénipotentiaire" ? De moins en moins...

Chap 11 / **Une valise pas si *diplomatique***

Chap 12 / **14 juillet : M. l'ambassadeur est-il à la fête ?**

Chap 13 : **L'ambassade, parcelle du territoire national ?**

Chap 14 / **L'ONU a changé le métier**

Chap 15 / **Europe : la diplomatie garde son sens**

Chap 16 / **Le consulat, cette mini-ambassade**

Chap 17 / **Quand un non-diplomate devient ambassadeur**

Chap 18 / **L'immunité, une très vieille histoire...**

Chap 19 / **Le chef de l'Etat, toujours incontournable**

Chap I / **L'ambassadeur est-il une invention de la Renaissance ?**

Chap II / **La diplomatie française d'Ancien régime, un modèle en Europe**

Chap III / **La France républicaine face à l'Europe monarchique**

Chap IV / **Talleyrand, prince des diplomates**

Chap V / Naissance du Quai d'Orsay

Chap VI / IIIe et IVe République : la diplomatie au péril de l'instabilité gouvernementale

Chap VII / Vichy, France Libre : le monde choisit d'abord Pétain

Chap VIII / De Gaulle, éléphant dans le magasin de porcelaine diplomatique ?

Chap IX/ Droite et gauche à la même enseigne ?

Chap X / Et pourtant, l'aventure continue !

Avant-propos

Il y a quelque chose de paradoxal dans le métier de diplomate : il est à la fois largement exposé - cette exposition, loin d'être fortuite, en est même une partie importante et assumée - et pourtant tenu à la discrétion, quand ce n'est pas au secret. De sorte que le grand public n'a souvent à sa disposition, pour s'en faire une idée, que certaines apparences, point toujours fausses au demeurant. Et aussi, voire surtout, de solides préjugés, certes souvent flatteurs sur le plan social, mais subtilement dépréciatifs, bien souvent, en réalité. Par exemple sur le train de vie des ambassadeurs, ce qui n'est encore que demi-mal, mais aussi sur leur utilité réelle, ce qui est sensiblement plus préoccupant pour eux.

Un des arguments les plus fréquemment entendus à leur sujet étant que s'ils ont pu jouer un rôle historique honorable, au contraire, *dans le monde moderne qui est le nôtre*, marqué par l'extrême vitesse et la facilité des communications en tous genres, le multilatéralisme permanent, l'hyper-personnalisation des relations internationales au niveau des chefs d'État et/ou de gouvernement, et hanté par le souci de transparence, ils constituent davantage un luxe coûteux, une ostentation de puissance de la part des nations, qu'un outil politique pertinent. Leur étiquette et leurs traditions irritent, leur langage déconcerte,

les privilèges qu'on leur prête exaspèrent.

De sorte que, par endroits et par moments, un certain découragement gagne le corps diplomatique, qui, au regard de son lustre de jadis, peut-être abusif en effet, se sent aujourd'hui mal-aimé, et plus encore injustement dénigré ; tels Junie face à Néron dans le *Britannicus* de Racine, les diplomates estiment n'avoir mérité "ni cet excès d'honneur, ni cette indignité" (cette dernière surtout !). Mal-aimés ? Point nécessairement ; mais mal connus, sûrement.

C'est cette très pardonnable mais dommageable ignorance que ce livre voudrait aider à combattre, tant à propos de leur statut actuel que de leur passé collectif, l'un et l'autre faisant l'objet de deux parties distinctes : la première, des chapitres 1 à 19, évoque les différentes facettes de la situation présente des diplomates, sans en méconnaître les prémices, et la seconde, des chapitres I à X, le cheminement historique de l'institution.

1.

L'ambassadeur, ce (présumé) mondain

"Les réceptions de l'ambassadeur sont réputées pour le bon goût du maître de maison. Un goût raffiné qui charme toujours les invités !"

(Commentaire du film publicitaire pour les chocolats Ferrero Rocher).

"Le public plaisante volontiers les mondanités diplomatiques. Il a tort : ce sont des occasions précieuses de rencontres, des sources souvent abondantes d'information."

(André François-Poncet, *Au Palais Farnèse*, Fayard, 1961).

Autant la publicité pour l'apéritif baptisé *Ambassadeur*, qui renvoie plus au Front populaire qui le vit naître qu'aux libations mondaines d'aujourd'hui, n'a jamais tourmenté à l'excès ceux à l'élégance professionnelle desquels il est censé faire référence, autant celle des chocolats citée en exergue a toutes chances d'être évoquée, sur le ton de l'ironie amère, lorsque vous posez à un ambassadeur français une question sur les mondanités dont il est résumé faire son miel. En général complétée par l'évocation d'une petite phrase du président Pompidou sur l'usage (qu'il présentait tout de même déjà, en 1972, comme une page en train de se tourner !) "de la tasse de thé et du petit gâteau" par lesdites excellences. Car il s'agit là d'un des clichés les plus indémodables concernant la vie des diplomates. Sans doute, concéderont les esprits les mieux disposés à leur égard, font-ils aussi autre chose de leurs journées, et à l'occasion de leurs nuits, mais enfin, c'est

clair : leur cœur de métier, pense-t-on souvent, ce sont les mondanités. Un homme du sérail, l'ambassadeur Albert Chambon, a d'ailleurs intitulé en 1983 le petit livre de réflexions et de souvenirs qu'il a publié après sa retraite : *Mais que font donc ces diplomates entre deux cocktails ?* Autre titre significatif : celui qu'a choisi pour ses mémoires l'ambassadeur de France Claude Martin, grand spécialiste de la Chine, en paraphrasant une célèbre phrase de Mao sur la révolution : *La diplomatie n'est pas un dîner de gala.*

Formules qui en disent long, avec bien sûr l'humour qui sied au Quai, sur l'irritation que l'on peut y éprouver en voyant sans cesse brocarder la dimension mondaine de la diplomatie. Pire : en l'entendant si souvent présenter, avec au mieux une sympathie amusée, comme l'essentiel de l'activité des ambassadeurs, et dans une mesure à peine moindre de leurs collaborateurs. Mondanités dont les diplomates, de leur côté, affecteraient de se plaindre par coquetterie, tout en y étant aussi attachés, en réalité, que la bernique à son (Ferrero ?) rocher.

La réalité de la vie quotidienne d'un diplomate est pourtant tout autre, même si les mondanités – cocktails, déjeuners, dîners, réceptions diverses, inaugurations avec ou sans discours, et l'on en passe – n'est sont naturellement pas exclues, et y tiennent même une place supérieure à celle qu'elles occupent en général dans le vie d'autres hauts fonctionnaires ; encore que les préfets... Des préfets avec lesquels ils ont d'ailleurs longtemps partagé l'obligation, dans les circonstances exceptionnelles, de porter un uniforme, de grande allure avec bicorne et épée, méticuleusement défini en 1880, grade par grade, pour les agents diplomatiques en

poste (la casquette avait tout de même fini par remplacer le bicorne dans les années cinquante). Cet uniforme existe encore, mais il n'est pratiquement plus porté par les diplomates français.

Quoi qu'il en soit, le rôle d'un ambassadeur va évidemment bien au-delà des occasions mondaines ou protocolaires ; et parmi les services qu'il doit rendre à son pays figure, en très bonne place, l'information. Certes, il y a bien d'autres façons d'en récolter que de donner ou de fréquenter des réceptions. De toutes celles qui existent, c'est même probablement la plus aléatoire ; mais c'est aussi une des plus prometteuses. Pourquoi ? "Parce que quand vous demandez un rendez-vous à un officiel du pays où vous êtes en poste, explique l'ancien ambassadeur Hadelin de la Tour du Pin, si vous êtes la plupart du temps fort bien reçu, on débite gentiment au représentant officiel de la France que vous êtes les vérités non moins officielles que cet autre représentant de son propre pays, qu'il soit lui-même diplomate ou non, a envie que vous transmettiez à Paris. Quand vous bavardez dans un cocktail un verre à la main, c'est différent ; un peu, voire beaucoup, c'est selon - mais de toute façon le climat n'est pas le même, et le résultat non plus."

Et l'un de ses anciens collègues, l'ambassadeur Charles-Henri d'Aragon, de surenchérir : "On se moque des petits fours, mais il y a réellement une diplomatie du petit-four, je veux dire de ce qu'il symbolise. Bien sûr, ce n'est pas là qu'on conclut des traités ou que l'on perce des secrets d'État ! Mais on échange des informations ; à vous de savoir, évidemment, ce que vous pouvez donner en échange de ce que vous comptez recevoir. Les vraies pépites sont rares, mais on peut y glaner, lorsqu'on connaît très

bien le contexte, des éléments utiles qui fourniront la matière d'un télégramme ou viendront enrichir une dépêche intéressante pour Paris. Et puis on essaie, dans ce contexte plus détendu, d'orienter ou de corriger des jugements, de susciter des climats, de faire naître ou d'entretenir des amitiés qui pourront se révéler utiles... Ce n'est pas rien, dans ce métier !" Un métier où il ne s'agit surtout pas de fuir les contacts - et point seulement avec ses homologues étrangers - mais au contraire, dans de très nombreux cas, de les provoquer et multiplier. Selon la Convention de Vienne d'avril 1961, un ambassadeur a même très explicitement pour mission, outre d'éventuelles négociations, de *représenter* et *informer* son pays : comment s'étonner qu'il doive faire beaucoup de... représentation, et aller sans cesse aux nouvelles ?

Naturellement, la prolifération des moyens d'information et de transmission fait que cette quête, tout comme d'ailleurs l'exploitation de ses résultats, a beaucoup changé depuis l'époque héroïque où même les grands de notre monde ne savaient pas grand chose, voire rien du tout, sur ce qui se passait dans les autres, Amériques ou Extrême-Orient en particulier. On pourrait même être tenté de penser que cette partie-là au moins de la mission des diplomates ne sert à peu près plus à rien, quand l'Internet, ou même simplement la lecture un peu attentive du journal du jour, donne à tout un chacun tant de nouvelles, et où les grands événements du globe - voire de l'espace ! - sont relatés en direct par les télévisions du monde (libre) entier.

A quoi on objectera que le niveau d'information dont peut avoir besoin un Etat pour gérer sa politique extérieure, sans même parler de menaces militaires précises, mais aussi pour

promouvoir son image internationale, défendre sa culture, favoriser son commerce extérieur, et l'on en passe, ce niveau est largement supérieur à ce que peuvent fournir même de bons médias. Et accessoirement, les centres d'intérêt, ou plutôt les "angles", comme disent les journalistes, ne sont pas les mêmes : la Coupe d'Afrique des Nations sera sans doute excellemment couverte par les envoyés spéciaux du quotidien sportif *L'Équipe*, par exemple, mais ses péripéties et son résultat final peuvent comporter des enseignements politiques cachés et des conséquences économiques à plus ou moins long terme qui méritent l'analyse d'hommes de terrain (et l'on ne parle pas ici de terrain de football !), possédant une connaissance fine des réalités nationales des différents pays concernés. Une connaissance qu'ils auront largement acquise en poste.

Car ces diplomates si souvent résumés à leur goût supposé pour les cocktails sont aussi très largement, répétons-le, des hommes et des femmes de terrain. Faut-il d'ailleurs rappeler qu'un certain nombre d'entre eux en sont morts ? Mais sans même faire appel à ces souvenirs dramatiques, un ambassadeur et ses collaborateurs sont, avec les honneurs et les risques que cela comporte, les "correspondants" de leur pays, au sens journalistique du terme. Ils se doivent d'être au plus près des faits qu'ils relatent, et des sources auxquelles ils alimentent les informations et les réflexions qu'ils transmettent, chacun dans sa spécialité et sous l'impulsion et le contrôle du chef de poste. Un diplomate ne court donc pas seulement les cocktails ou les dîners plus ou moins mondains, mais les manifestations politiques, économiques, culturelles, militaires, etc., qui ont lieu dans le pays où il est en poste. Dans tout le pays, et non seulement la capitale. Certains

Etats sont suffisamment petits et paisibles, bien sûr, pour que ces déplacements ne posent aucun problème, ni ne prennent trop de temps ; mais ce n'est pas du tout le cas partout : disons que c'est plus facile à Monaco qu'en Russie, au Luxembourg qu'au Brésil, où à Malte qu'en Chine... La Chine où fut très longuement en poste, avec différents grades, l'ambassadeur Martin déjà cité, et à propos de laquelle il écrit justement, pour illustrer le fait que les cocktails d'ambassade ne doivent pas faire oublier cette nécessité de labourer le terrain et de s'informer sans cesse : "La France n'envoyait pas ses diplomates à Pékin pour y fréquenter des Suédois ou des Mexicains. Nous étions là pour connaître la Chine." Étant entendu qu'un collègue suédois ou mexicain peut aussi apporter à un diplomate français une vision inattendue, une observation utile, sur la Chine... ou sur son propre pays.

Il y a aussi le cas de pays où représenter la France peut commencer par y fonder une ambassade, ou au moins transformer, une fois nommé, un simple consulat en représentation diplomatique à part entière, si réduits en soient les effectifs... et les locaux. Le cas n'est plus fréquent de nos jours, mais il s'est présenté bien des fois ces dernières décennies au fil des bouleversements géopolitiques faisant apparaître, notamment à la suite de l'indépendance accordée par Moscou aux nations qui composaient l'ex-empire soviétique, tout comme il s'était manifesté dans les années 1950 et 1960 lors d'autres décolonisations, dont celle de l'Afrique après le retour au pouvoir de de Gaulle. Mais il y avait pour Paris, dans ce dernier cas, s'agissant du moins de l'Afrique francophone subsaharienne, les importantes structures de la France d'Outre-Mer, avec beaucoup de cadres qui connaissaient très bien le terrain, et qui ont pu être

intégrés aux Affaires étrangères.

La vie quotidienne d'une ambassade, en fait, comporte à la fois ses rites et ses imprévus. "Géographiquement, il n'y a pas deux postes identiques", soulignent à l'envi les ambassadeurs. Parmi les rites : la journée commence normalement par l'analyse de la presse locale, et la lecture des télégrammes arrivés depuis la veille ; habitude d'autant plus nécessaire en cas de fort décalage horaire avec Paris. Suit en général une réunion des principaux membres du personnel diplomatique de l'ambassade, dans les différents domaines qu'ils traitent : politique, économique, militaire, culturel, etc., chacun devant pouvoir, idéalement car les choses ne sont pas toujours aussi simples, avoir une vision globale de l'activité du poste ; réunion dont l'importance est évidemment fonction de la taille du pays, mais aussi de l'actualité et des demandes du Département. Chacun, à commencer naturellement par l'ambassadeur lui-même pour les visiteurs les plus importants, reçoit ensuite ses différents contacts, fait les démarches qui lui incombent (y compris en faveur de la communauté française expatriée), et rédige ces fameux télégrammes, ou leurs versions électroniques modernes, voire la sacro-sainte dépêche qui n'est plus depuis longtemps un rite quotidien. Jadis, sa rédaction était soumise au jour de passage de "la valise", cette fameuse valise diplomatique évoquée plus loin. Aujourd'hui, les transmissions sont beaucoup plus souples, mais le chef de poste et ses collaborateurs y apportent encore un grand soin formel : c'est une des plus solides traditions du Quai. Sans doute le temps n'est-il plus où l'on faisait circuler d'un bureau à l'autre, en s'extasiant, les dépêches d'un Paul Claudel, alors ambassadeur au Japon, sur le dernier tremblement de terre au

Pays du soleil levant. Mais la capacité d'écrire avec élégance, clarté... et rapidité, reste une de ces qualités qui font les grandes carrières de la Carrière.

Après ces éventuels exercices de rédaction - qui, certes, ne le mèneront pas nécessairement au prix Nobel comme Saint-John Perse (Alexis Leger), à l'Académie française comme Paul Morand, ou, summum de la gloire de plume, aux manuels scolaires comme Chateaubriand ou Stendhal - il reste souvent à notre diplomate, tout particulièrement s'il est ambassadeur, à recevoir ou être invité à déjeuner, notamment pour échanger des informations avec des collègues d'autres pays ou des personnalités locales, à faire des visites dans la capitale ou ailleurs, à manifester son intérêt, réel ou de courtoisie, pour telle ou telle manifestation culturelle... Et lorsqu'il ou elle doit pour finir traiter à dîner à la résidence une vingtaine de convives, en ayant naturellement réfléchi à ce qu'on va leur dire et leur demander, souvent dû préparer un petit discours de *toast*, et en évitant les incompatibilités qui rendraient sûrement certains regrettamment mutiques, il n'est pas certain que, vers 23 heures ou minuit, quand la réception s'achève, Monsieur ou Madame l'Ambassadeur éprouve pour les petits fours et autres attributs de la mondanité la dilection qu'on leur prête.

[...]